

24 Août, 1889. 8 1

Perros-Guirec. Côtes du Nord.
chez M. Ernest Renan.

Cher Monsieur,

Je ne saurais vous dire à quel point j'ai été touché de votre aimable lettre. Comme elle était écrite en français, j'ai pu en faire jouir mon beau-père. Il vous remercie bien de votre souvenir et n'apprécie pas moins que moi la finesse de votre esprit si juste et si pénétrant.

Pour moi, je vous ferai sincèrement mon aveu. Votre objection esthétique m'était bien connue : je lui ai toujours trouvé tant de valeur que pendant longtemps j'ai hésité pour savoir si décidément j'essaierais d'écrire en langue courante. C'est la seule raison qui aurait pu m'en empêcher. Toutes les autres raisons qu'on invoque d'ordinaire contre cette langue n'ont aucun poids. Votre critique a ceci de supérieure, c'est qu'elle répond à un principe d'art toujours

Vrai et qui s'applique aussi bien à la langue puriste qu'à la langue populaire. Seul parmi tous les Grecs vous vous êtes montré capable de tant d'impartialité et, vous élevant au-dessus des préjugés et des partis, vous avez examiné la question à un point de vue impersonnel et purement objectif. Quand je dis que vous êtes le seul, j'ai dit bien ma pensée. Les autres sont toujours à disputer ou sur des détails insignifiants ou sur des idées préconçues. Et, pour vous faire une confession entière, j'ajouterai que moi-même j'ai l'air de prendre part au débat avec la tranquillité nécessaire.

Ce qui me séduisait encore plus dans votre objection, — ce qui me la faisait aimer — c'est que j'ai une horreur innée, presque insurmontable, de tout qui est destiné à faire de l'effet sur le lecteur et, comme on dit, à épater le public. Voilà un sentiment auquel d'autres que vous auront de la peine à croire. Ils penseront, au contraire, que j'ai surtout cherché à étonner. Il me serait difficile de vous dire combien j'ai peiné sur ce malheureux petit livre, combien j'ai tremblé à propos de chaque mot, combien je me suis surtout efforcé d'éviter les mots

qui pourraient surprendre. Je ne les ai jamais employés qu'à la dernière extrémité. Ce que j'ai poursuivi avant tout c'est a été de donner à tout mon récit l'allure naturelle. Il ne faut pas demander trop de sacrifices au public. Là où il me semblait que je l'aurais heurté trop directement, que j'aurais choqué ses habitudes d'une façon trop brusque, j'ai préféré me passer de tel terme inattendu, de telle expression trop nouvelle.

Ce qui m'a décidé à écrire ce livre, malgré toutes mes hésitations, malgré la profondeur de votre objection à laquelle j'avais longuement réfléchi, à laquelle j'ai réfléchi toujours, ce furent les deux considérations suivantes. La première, c'est qu'il faut faire un commencement. La langue qui nous arrête aujourd'hui ne nous arrêtera plus demain. En partant de ce point de vue, je crois avoir fait preuve non seulement de courage, mais d'abnégation, en travaillant à ce petit volume; car, voici ce que je me disais: le côté artistique qui peut s'y trouver passera totalement inaperçu. Je m'y résignais d'avance. On n'y remarquera ni les idées ni les sentiments: on n'y sera frappé que de la forme qu'auront revêtu ces idées et ces sentiments. Le côté matériel, en quelque sorte, fixera seul l'attention. Je n'ai donc envisagé cet essai que comme une simple préparation. C'est pourquoi je ne suis résigné à le tenter.

La seconde considération était, si je puis dire, d'un ordre historique. Les mots qui aujourd'hui en français nous paraissent les plus courants, les plus familiers, les plus simples, les plus naturels, ont été, à leur apparition, des nouveautés bruyantes. Ils tombaient directement sous le coup de votre critique. Les contemporains de Boileau et de Racine ne pourraient le faire à leur vocabulaire. Tel est le cas, par exemple, pour le mot sollicitude qui a pris une nuance charmante en français. Au XVIII^e siècle, ce mot et tant d'autres semblaient des monstruosités. L'expression n'était pas encore devenue adéquate à l'idée. C'est de nos jours seulement que le XVIII^e siècle nous apparaît comme le siècle classique; on vante sa simplicité, on admire sa correction, sa modération, sa mesure. D'autres, en revanche, déclament beaucoup d'encore pour prouver qu'on n'a jamais plus statément écrit qu'en ce temps là. Les deux opinions sont entièrement fausses. Il n'y a pas eu de siècle plus révolutionnaire, plus hardi, plus novateur, qui se préoccupât moins de ne pas surprendre le public par l'incessante variété de formes mises en circulation, lancées pour la première fois. Il m'a donc semblé que, quoique de très loin, on pourrait suivre cet exemple. C'est la raison pour laquelle je ne suis jamais allé bien des fois à présenter le mot nécessaire, emprunté à la langue ancienne, sous sa forme moderne, toujours sur le modèle des termes tels que sollicitude etc. Ce ne sont là

que des nouveautés momentanées. J'ai la conviction
 intime, profonde, indéfectible que la langue de
 ἑσπερίοι ne triomphera jamais — parce qu'elle ne peut
 pas triompher. Des raisons historiques s'opposent à
 ce triomphe d'une manière absolue. C'est pourquoi
 j'ai cru qu'on pourrait essayer d'aménager le
 terrain. Tout ce que la langue de ces Messieurs pourra
 faire ce sera d'amener à un mélange hybride, à
 provoquer la création de formes barbares tels que
 l'impératif aoriste ἠτοίμασε que j'ai recueilli
 chez un garçon de café, et de tant d'autres formes comme
 ἔρανος, ἔραπος (ἔραπος) etc. etc. qui vous font
 souffrir autant que moi, j'en suis sûr, toute la fois
 que vous venez à les rencontrer. Or, le grand danger
 c'est celui-là. C'est contre celui-là que j'ai voulu
 lutter autant que j'ai pu. Quelques personnes se
 demandent avec surprise si décidément il faudra
 se mettre à dire ὁ ἔραπος : elles ne voient pas qu'en
 rejetant cette forme normale elles frayent elles-mêmes
 le chemin à la corruption, là où elles pensent introduire
 la forme noble. Du reste, les atticiques ont payé
 d'audace : ils n'ont pas craint de heurter, par
 les inventions bizarres qu'ils mettaient à la mode,
 les habitudes les plus invétérées dans le public. Ils ont
 bien mérité une certaine réaction dans le sens contraire.

Ce n'est pas à dire que j'en pense un seul
 instant qu'il faille le suivre dans cette voie pour
 les innovations à tenter sur le terrain de la langue
 moderne. Je suis persuadé, tout à l'opposé de
 leurs principes, qu'on ne doit jamais s'écarter
 en écrivant de votre excellente théorie sur le
 style. Je l'ai sans cesse à l'esprit. Maintenant,
 je reconnaitrais sans peine que j'ai été un peu dur
 à ma façon. Il y a chez moi un grammairien très
 leté. Un v devant un θ , une combinaison
 $\varphi\theta$ ou $\varphi\chi$, un nominatif $\eta\delta\epsilon\varsigma$, un $\pi\epsilon$ précédant
 un $\alpha\beta$ ne causent des sensations si étranges
 qu'ils arrivent chez moi à l'acuité d'une
 douleur physique; je n'aurais pu les supporter
 dans un livre qui voulait être écrit en langue
 moderne. Je vous ai dit d'autre part les raisons
 qui m'ont fait admettre par endroits certaines
 formes qui peuvent paraître trop nouvelles.

Je m'aperçois, cher Monsieur, que ma lettre
 est une véritable profession de foi. Excusez-moi.
 Je me laisse aller au plaisir de causer avec vous.
 C'est un plaisir qui me profite. J'y résiste donc
 d'autant moins. Que de sujets m'aimeraient-ils
 pas traiter avec un juge tel que vous! Vous aimez

à aller au fond des choses et vous découvrez toujours le vrai point où le bât blesse, parce que vous menez les questions de haut et que vous avez naturellement le regard juste. Voilà des discussions vraiment fécondes et agréables.

Quel supplice d'avoir à lutter contre des onétries dont on ne voit ni le fond ni le fondement! Que de bêtises j'ai dû lire! Les bras m'en tombent de désespoir. Certaines personnes ont le talent de vous faire des objections tellement en dehors de tout, qu'on en est vraiment découragé. On se trouve devant un mur AKAΔΗΜΙΑ AKAΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ ΑΘΗΝΩΝ et insurmontable: elle désarme. Je ne parle pas de ceux qui me font des critiques ex cathedra, sans avoir lu seulement mon livre ou sans seulement se douter des règles élémentaires de la langue moderne. Quel Monsieur qui ne reproche d'avoir écrit σε απλά et non σε απλούς sur le dos de mon livre et qui veut que l'on dise το νότιο ou qu'on écrive νοτιότιο. On ne sait par quel côté attaquer de pareilles critiques, parce que vraiment elles ne sont aucunement de lieu. Mais voilà que je deviens injuste. Je voulais vous dire que l'accueil sympathique que j'ai rencontré auprès de certains journaux m'avait ému jusqu'aux larmes. M. Chatzidakis ne m'avait pas habitué à ces aménités: je pensais que cet exemple serait partout suivi. Je n'en ai été que plus agréablement surpris.

Il me semblait que j'ai goûté au miel de l'Hymette.
C'est la chose la plus douce au cœur que la sympathie
que nous témoignent des compatriotes.

C'est pour moi un grand honneur que vous vouliez
vous occuper de mon livre. J'attends vos articles avec
une grande impatience. Ce qui vient de vous n'est
pas seulement fait pour être lu. J'aurais plaisir à
vous en parler. Je reste ici jusqu'au 20 octobre; à
partir de cette date, voici mon adresse: 26, rue Gay
Lussac, Paris.

Ne manquez pas, je vous prie, de m'envoyer votre
livre dont Psichari m'avait déjà parlé. J'en ferai
une annonce courte dans la Revue critique pour
en signaler tout d'abord l'apparition au monde
savant — vous savez que la Revue critique s'adresse
à un cercle très restreint de lecteurs; — puis je lui consacrerai
une étude beaucoup plus développée dans la Revue des
Etudes grecques, qui est bien plus lue.

Ce sera un beau jour, cher monsieur, que le jour où
l'on pourra écrire couramment, sans effort, sans chercher
tous les mots en langue moderne des lettres telles que celle
que vous m'avez écrite et comme celle que je me
suis permis de vous écrire aujourd'hui.

Croyez, cher Monsieur, à mon respect et à mon
bien profond dévouement.

Jean Psichari.